

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 45

Artikel: Une inschpecchon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177328>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

aux novateurs qui passèrent à leur portée. On dit aussi qu'à la Révolution (la vieille), ils ne marchèrent pas non plus au premier rang contre l'ours, avec ceux de Cully. De là peut-être certaines vieilles rancunes entre les deux camps.

On dit... on dit tant de choses; mais ce que vous ne dites pas, M. le *Conteur*, en parlant, l'autrejour, des abbayes de Lutry, c'est qu'en ce point aussi nos voisins du *Grand-Pont* eurent l'honneur de rester les derniers à tirer le *papegay*. Les franchises seigneuriales du roi de la fête étaient depuis longtemps éteintes qu'ils le tiraient encore et portaient la décoration du perroquet (*papagay*, en bernois).

Et l'abbaye des *gris*! j'imagine que vous ne l'avez pas vue. Ce n'était pas le drap qui était gris, mais la barbe et la perruque. Il me souvient d'avoir tremblé de tout mon corps derrière les détonations formidables des mousquets de quatre balles à la livre. C'est là que je vis à l'œuvre, pour la première fois, les fourches d'arquebuses et les fusils à mèche, rouillés et vermoulus des siècles passés, auxquels rien n'était changé que la batterie. Les cibles étaient plus éloignées que dans les autres tirs, leur épaisseur était plus grande et l'abbaye durait trois jours. Tout y était respectable.

Savez-vous bien ce qui contribua le plus à discréditer le bon vieux mousquet et les arquebusiers? Ce ne fut ni la balle conique, ni l'américaine, ni la prussienne, ce fut le *Tir cantonal*. En pareille fête, arrivèrent un jour, à Prilly, quelques *gris*, qui n'étaient pas gris, je vous le garantis; ils arrivèrent, dis-je, sous le stand avec leurs mousquets sans fourches: le règlement voulait que l'on tirât à *bras franc*. Le premier coup fait un carton; deux, trois autres succèdent; chacun est ébahi, mais les marqueurs se fâchent; impossible de tamponner les trous des balles qui traversaient tout: les cibles étaient démolies avec leur cuirasse; le cri devint général et les Lutériens, pour gain de paix, quoiqu'on les dise châtouilleux, échangèrent l'arquebuse contre la moderne carabine. Dès cet instant, c'en était fait des *gris*.

De mauvaises langues prétendirent alors que le mousquet n'encourait cet affront que parce qu'il ne trouvait pas, hors de Lavaux, des bras capables de le tenir *en joue*, ni des épaules qui osassent en recevoir le choc.

Un vigneron.

Une inschpecchon.

Et Jean-Gabriel Peluchet, dit Châcrebleu, municipal, bouchier de la commune, membre de la Commichon d'Inschpecchon des j'écoles, entra dans l'école des filles.

Jean-Gabriel Peluchet frisait la soixantaine. C'était un vieillard assez vert, teinté de rubis au nez et aux pommettes des joues, avec des formes anguleuses et un dos voûté. Il appartenait à cette époque où l'instruc-

tion primaire était en quelque sorte facultative; ayant peu hanté les écoles, il savait comme M. Jourdain tout au plus lire et écrire. Je me trompe, il calculait admirablement bien. Riche et possédant un beau domaine, il avait promptement gravi l'échelle des honneurs communaux que nous avons énumérés. Il tenait, comme on dit, la *palanche* de la commune.

Nous avons essayé d'exprimer par l'écriture le singulier défaut de prononciation de Jean-Gabriel. Dans sa bouche, les s et les ti devenaient régulièrement des ch et des j, ce qui donnait à son français l'apparence d'un allemand corrompu.

On l'avait surnommé Châcrebleu à cause de son juron habituel qu'il défigurait encore en le prononçant à sa manière. Ceci exposé, je reprends mon récit.

A l'entrée de Jean-Gabriel dans la salle, l'institutrice et les jeunes filles se levèrent, celles-ci avec une certaine lenteur qui fut remarquée du municipal, car il dit sur-le-champ:

— Bonjour, mademoiselle, vous devriez j'apprendre à chès jenfants le reschpect de l'aùtorité. Quand un membre de la commichon et churtout un munichipal vient dans la schalle, toutes doivent che lever d'un cheul coup.

L'institutrice s'inclina sans répondre.

Puis Jean-Gabriel se promena en long et en large, les mains derrière le dos; tout à coup, avisant à l'extrémité d'un banc une fillette assez gentille:

— Jeannette, ton père a-t-il mené en bas che moule de foyard qui était devant chez vous?

— Non, Monsieur, pas encore.

— Dis-lui de ne pas le vendre avant de m'avoir reparlé.

Et Jean-Gabriel continua sa promenade.

Les élèves copiaient des modèles d'écriture, Jean-Gabriel jetait de temps en temps un regard plus ou moins amical sur certaines jeunes filles de sa connaissance. Le *plus* était pour les enfants des bons paysans, le *moins* pour les enfants pauvres, qu'il connaissait bien, étant boursier de la commune. Il s'arrêta près de la fille de l'assesseur et prenant son cahier:

— Que chest beau, dit-il, chès majuscules, chà vous vous ja un air noble et dichtingué. Cheulement il me chemble que les jijèdes ne chont pas jachez dégagés. Mademoijelle, il faut leur faire faire plujieurs pages de jijèdes.

L'institutrice se tourna pour cacher son malaise.

Quelques élèves moins prudentes éclatèrent de rire.

— Châcrebleu, s'écria-t-il, il paraît qu'il y a de l'indisdiscipline, ichi. Pourquoi riez-vous quand on vous parlè? Je ferai mon rapport à la Commichon.

On passa à la leçon de géographie.

Jean-Gabriel voulut juger par lui-même de la force des élèves:

— Jélie, dit-il, viens jà la carte.

La jeune fille obéit.

— Montre-moi la montagne du Cunay.

Zélie devint rouge et ne souffla mot.

— Tu ne chais donc pas jòù est la montagne du Cunay, qui est droit derrière le village et qui appartient au coujin Etienne.

— Mais c'est la carte de l'Afrique, hasarda Zélie, et le Cunay est peut-être sur celle de l'Europe.

— Chàcrebleu, chest vrai. Allons jà la carte de l'Europe.

Pas plus de Cunay que dans ma main.

Enfin, sur la carte de la Suisse, on découvrit certaine sommité, et l'inspecteur y appliqua le doigt.

— Cha, chest le Cunay, j'en chuis chùr.

Jean-Gabriel était fatigué.

— Mes jenfants, dit-il, j'eschèpère que vous ferez des progrès et que vous cherez plus chages une autre fois. Nous chommes tout près de la vijite, et chelles qui feront bien auront dix chentimes de plus que les jautres qui auront dix chentimes. Bonjour, mademoijelle, et chàcrebleu, travaillez, mes jenfants.

Et il sortit majestueusement. Toutes les jeunes filles se levèrent sans la moindre hésitation. Après l'avoir constaté, Chàcrebleu ferma la porte et retourna au cabaret achever sa chopine.

A la rédaction du *Conteur vaudois*,

C'est un peu tard pour faire part à vos lecteurs des observations que nous avons faites pendant notre voyage dans la Suisse orientale. Toutefois, si vous trouvez quelque intérêt à ces quelques lignes, vous pourrez les publier.

Le passage de la Furka, dont je me propose de vous dire quelques mots, est l'un des plus élevés des hautes Alpes, car sa hauteur dépasse de quelques cents pieds celle du St-Bernard. Les travaux pour la construction d'une route sur les flancs rapides de la montagne se poursuivent avec beaucoup de vigueur ; la route est commencée sur un grand nombre de points et plusieurs centaines d'ouvriers y sont occupés. De moment en moment on entend retentir les formidables détonations des mines, et des blocs de rocher s'écroulent avec fracas dans le fond des ravins. Voilà au moins de la poudre bien employée ; celle-là ne sert pas à détruire les hommes, mais à leur ouvrir une voie plus facile de communication.

Qui se serait jamais imaginé que les flancs escarpés et sauvages de la Furka verraient un jour une bonne route s'étager en zigzag de sa base à son sommet ? C'est un travail vraiment gigantesque et il ne fallait rien moins que les finances prospères de la Confédération et l'un de ces intérêts de premier ordre (comme l'est toujours chez nous l'intérêt militaire) pour mener à bonne fin une aussi belle entreprise.

Depuis Oberwald, dernier village de la vallée de Conches, la route est à peu près terminée sur une étendue d'environ demi-lieue. C'est une tentation pour les voyageurs. Nous croyons toutefois devoir les engager de ne pas s'y aventurer ; le chemin est difficile, im-

praticable, même à pied, et assez dangereux en plusieurs endroits, ainsi que nous avons eu le privilège peu enviable de l'expérimenter ; il est prudent de suivre quelque temps encore l'ancien sentier qui passe sur la rive opposée du Rhône et commence vers la chapelle que l'on aperçoit au-dessus d'Oberwald.

Les travaux s'exécutent simultanément des deux côtés de la Furka, et du sommet de ce passage on distingue parfaitement les zigzags de la route de l'Oberalp qui conduit dans les Grisons. Cette route est minée dans le canton d'Uri et le sera au printemps dans celui des Grisons ; l'Oberalp est d'ailleurs beaucoup moins élevé que la Furka et la construction d'une route y offrirait moins de difficultés.

La route de la Furka sera achevée dans un an jusqu'au glacier du Rhône et le reste dans une paire d'années seulement. C'est depuis le glacier du Rhône qu'on prend le sentier du Grimsel ; la route est donc jusqu'à ce point doublement utile. Du haut de la Furka, on voit près du sentier du Grimsel et non loin du bord des précipices, un petit lac près duquel les Français et les Autrichiens se sont battus en 1799 ; c'est le Tödtensee ou lac des morts.

S. B.

Migration des pigeons sauvages.

Les pigeons sauvages voyagent en si grandes troupes que la chasse qu'on leur fait devient souvent un véritable carnage. On en jugera par le récit suivant :

Sur les bords de la rivière Verte, en Amérique, dans une partie de la forêt où il y a le moins de taillis et les plus hautes futaies, les pigeons avaient fait élection de domicile depuis une quinzaine. Deux heures avant le soleil couchant, on n'en apercevait que très-peu ; mais déjà un grand nombre de personnes, avec chevaux, charrettes, fusils et munitions, s'étaient installées sur la lisière de la forêt. Deux fermiers du voisinage de Russelsville, distante de plus de 100 milles, avaient amené près de trois cents porcs pour les engraisser de la chair des pigeons qui allaient être massacrés ; ça et là, on s'occupait à plumer et saler ceux qu'on avait précédemment tués, et qui étaient véritablement par monceaux. La fiente, sur plusieurs pouces de profondeur, couvrait la terre. Il y avait quantité d'arbres de deux pieds de diamètre rompus assez près du sol, et les branches des plus grands et des plus gros avaient été brisées comme si l'ouragan eût dévasté la forêt. En un mot, tout prouvait que le nombre des oiseaux qui fréquentait cette partie du bois devait être immense, au delà de toute conception. A mesure qu'approchait le moment où les pigeons devaient arriver, leurs ennemis, sur le qui-vive, se préparaient à les recevoir. Les uns s'étaient munis de marmites de fer, remplies de soufre ; d'autres, de torches et de pommes de pin ; plusieurs de gaules, et le reste de fusils. Cependant le soleil était descendu sur l'horizon, et rien encore ne paraissait. Chacun se tenait prêt, le regard dirigé vers le clair firmament qu'on apercevait par échappées à travers